

# ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



## *Au sommaire :*

- 145 **Camera oscura (XLI)**  
Christian Sauvé
- 159 **Encore dans la mire**  
Christine Fortier  
André Jacques  
Martine Latulippe  
Simon Roy  
Norbert Spohner

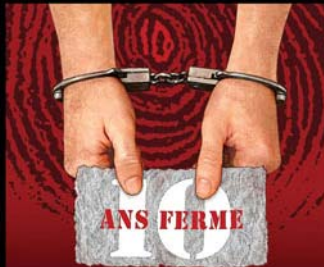
N° 41

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

# ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



Sébastien AUBRY  
Frédéric DESJARDINS  
Frédéric DURAND  
Ariane GÉLINAS  
Maxime HOUDE

NAUD Daniel  
PELLETIER Jean-Jacques  
ROY Simon  
SPEHNER Norbert  
TREMBLAY Richard

N° 40

L'ANTHROPOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

10 \$

## Abonnez-vous!

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses):

Québec : 30,00 \$

Canada : 30,00 \$

États-Unis : 30,00 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site:

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

**Alibis, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Courriel ou téléphone : \_\_\_\_\_

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

**Alibis** est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 41 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 41 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : janvier 2012

© **Alibis et les auteurs**



En matière de cinéma sombre, l'automne 2011 aura été riche en quantité avec près d'une douzaine de titres d'intérêt. Mais la qualité, elle, se fit plus rare. Une bonne partie des films de la rentrée de septembre n'a fait lever ni les foules ni provoqué les applaudissements. Loin de redorer le blason du jeune Taylor Lautner, **Abduction** semble avoir démontré ses limites comme acteur; le remake **Straw Dogs** n'a guère éclipsé l'original; et **Machine Gun Preacher** est à peine paru au cinéma avant de disparaître dans les limbes de l'attente de la sortie vidéo. En revanche, d'autres films se sont distingués... parce qu'ils étaient plus intéressants que prévu, parce qu'ils apportaient un peu de profondeur à un genre connu ou bien parce qu'ils semblaient directement faire référence aux actualités du moment. Alors : qu'est-ce qui a fonctionné ? Qu'est-ce qui mérite d'être examiné du plus près ?

### Grand doublé Gosling

*Camera oscura* préfère discuter des films selon leur genre, leur thème, leur impact ou leur approche... et non parce qu'ils partagent une vedette commune. Mais le hasard fait parfois bien les choses, surtout quand un acteur tient la vedette dans deux films de genre à moins de trois mois d'intervalle. C'est ainsi que la chronique braque ses projecteurs sur Ryan Gosling, tête d'affiche non seulement de **Drive**, un des films les mieux accueillis de 2011, mais aussi de **The Ides of March**, un thriller politique qui a également récolté des louanges.

Gosling n'est pas étranger à ce succès. Acteur sérieux, sa feuille de route éclectique a fait de lui tantôt un héros romantique légendaire (**The Notebook**), tantôt un néonazi (**The Believer**), en passant par un introverti mal adapté (**Lars and the Real Girl**).

Chemin faisant, il a également joué un jeune meurtrier dans **Murder by Numbers** et, de façon mémorable, un jeune avocat donnant la réplique à Anthony Hopkins dans le thriller juridique bien accueilli **Fracture**. Après une pause, il est revenu en force sur les grands écrans en 2010-2011 avec une série de films très différents... dont deux qui tombent à nouveau dans la lunette d'approche de *Camera oscura*.

C'est lui qui tient la vedette dans **Drive [Sang-froid]**, un film qui, à première vue, ne pourrait faire autrement que d'être destiné aux lecteurs d'*Alibis*. Adapté du court roman néo-noir de James Sallis, **Drive** raconte les aventures d'un jeune homme qui travaille comme cascadeur hollywoodien et mécanicien le jour, et comme conducteur pour des affaires douteuses la nuit. Soucieux du bien-être de sa voisine de palier, le protagoniste-sans-nom se retrouve impliqué dans une affaire qui tourne très mal et se voit forcé d'affronter les chefs de la pègre locale. On y retrouve des poursuites automobiles, des fusillades sanglantes, un important magot convoité par tous, et un héros impitoyable qui n'hésite pas à éliminer les menaces qui pèsent sur lui et sur ceux qu'il protège. Entre les mains de la plupart des scénaristes et réalisateurs œuvrant présentement à Hollywood, ce film n'aurait guère pu être autre chose que du série B réchauffé.

Mais c'est sans compter la singulière vision du scénariste Hossein Amini et surtout celle du réalisateur Nicolas Winding Refn, qui ont décidé d'emprunter une voie beaucoup moins fréquentée pour donner vie au roman de Sallis. Dès les premières minutes, il est évident que **Drive** sera un film inhabituel. Entre les emprunts stylistiques aux



Photos: Bold Films



films et la musique des années quatre-vingt, les longs plans soutenus, le rythme lent et le refus d'obtempérer aux conventions du genre, Amini et Refn livrent une œuvre qui, en tentant de réaliser un polar selon des codes cinématographiques plus ambitieux, finit par laisser une impression beaucoup plus distincte qu'un autre simple thriller criminel.

Admirons, par exemple, la séquence d'ouverture, où le protagoniste agit comme conducteur pour un duo de voleurs poursuivis par les représentants de la loi. Dans **Drive**, échapper à des policiers alertés ne passe pas par des poursuites effrénées et des cascades invraisemblables, mais par un sens impeccable des pauses, des subterfuges et de l'observation. Le conducteur se terre momentanément derrière un camion-remorque, examine les voitures de police qui l'entourent, ne panique pas à la vue des hélicoptères, et finit par terminer sa besogne au milieu d'une foule où personne ne pourra le distinguer. Comparé à des séquences similaires vues dans d'autres films, c'est un rafraîchissement immédiat.

Le reste de **Drive** est dans la même veine. Le protagoniste parle peu et s'avère décisif lorsque la situation l'impose. Un des moments les plus marquants du film sera sans doute la scène où, coincé dans un ascenseur entre la femme

qu'il aime et un assassin qui empoigne son arme, le héros finit par embrasser sauvagement son amie avant de tabasser l'assassin à coups de pied. Passion et violence en un seul moment d'une efficacité brutale et inhabituelle. Pour un film consacré aux automobiles, les poursuites sont filmées de manière presque accidentelle, et ce, même si **Drive** ne lésine pas sur les éclabousses de sang pendant et après les moments plus violents.

Si le film semble quémander l'appréciation des publics raffolant de cinéma d'avant-garde, il n'en est pas moins impossible d'en soustraire la trame criminelle. Ceux qui sont familiers avec le roman de Sallis trouveront ici un film à la fois plus violent et plus optimiste que le livre, plus restreint et pourtant moins dense.

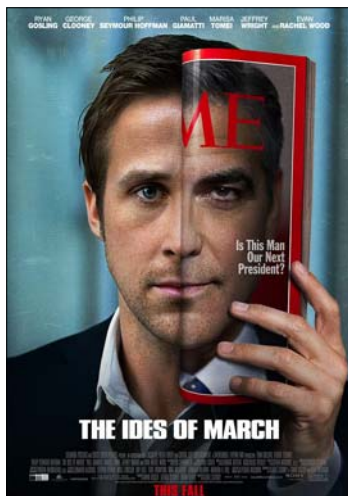




Le résultat, faut-il préciser, ne sera pas au goût de tous. Le rythme de **Drive** est lent, et l'accumulation d'images incongrues donne souvent l'impression d'une production prétentieuse et indulgente. La violence *gore* semble anormalement repoussante pour ce type de film, et au moins deux images particulièrement dégoûtantes finiront par provoquer de l'hostilité chez une partie de l'auditoire. Les amateurs de genre seront un peu exaspérés de voir le film prendre des minutes à boucler ce qui devrait ne durer que quelques instants, exaspérés aussi de la prétention avec laquelle est menée une intrigue somme toute très familière. Existentialisme et drame criminel ne font pas toujours bon ménage, sauf chez les critiques blasés susceptibles d'être plus réceptifs à ce genre d'expérience que les grandes foules.

Néanmoins, il n'est pas possible d'écarter **Drive** du revers de la main en prétextant qu'il s'agit de l'œuvre d'un réalisateur qui n'est pas intéressé par le polar dans sa forme pure. Comme **Hanna** plus tôt en 2011, **Drive** s'avère un suspense expérimental exécuté selon des codes différents, et qui possède des qualités propres à son audace. Peu de réalisateurs de genre, soupçonne-t-on, auraient eu l'audace de confier le rôle d'un caïd tueur au comédien Albert Brooks, encore moins d'en tirer une performance glaçante. Le film n'est pas bête (le scénario se paie même une allusion non expliquée à la fable du scorpion et de la grenouille) même si le réalisateur est plus soucieux de ses prouesses cinématographiques que des attentes d'une salle venue voir un polar. **Drive** a l'avantage d'être différent des autres productions, et ainsi de présenter une vision singulière. Qui plus est, Ryan Gosling est tout à fait admirable sous le manteau blanc du conducteur-sans-nom, taciturne et pourtant si expressif. Une bonne partie du film repose sur ses épaules, et il se révèle à la hauteur des attentes.

Changeant de style, Gosling est aussi tout à fait captivant comme jeune stratège volubile dans **The Ides of March** [Les Marches du



**pouvoir**], un thriller politique où il donne la réplique à une foule d'acteurs très bien côtés – en commençant par George Clooney dans le rôle d'un candidat influent. Le tout se déroule durant les campagnes primaires qui précèdent les élections présidentielles américaines. Les candidats démocrates tentent de se distinguer, et Gosling est l'homme sur le terrain qui se démène pour influencer la campagne primaire de l'Ohio. Mais c'est sans compter une liaison amoureuse, une indiscretion du candidat, des sales trucs des stratèges des autres camps et des jeux de pouvoir compliqués. Comme dans l'essentiel des thrillers politiques, c'est l'intégrité du jeune protagoniste qui est en jeu, ainsi que la façon dont il parviendra à se tirer d'affaire dans une situation où il semble complètement dépassé. Et même s'il parvient à vaincre les obstacles devant lui, quel en sera le prix à payer ?



Photos : Cross Creek Pictures



Clooney (également coscénariste) a la main heureuse comme réalisateur. Le film recrée bien les petits et grands événements qui ponctuent la vie des campagnes politiques, et le scénario est crédible pour ceux qui suivent la politique américaine. On y verra des allusions à quelques candidats récents, mais **The Ides of March** n'est pas un film à clé. Tout reste dans un registre plus ou moins réaliste (un suicide, aussi regrettable soit-il, représente l'étendue de la violence du film) et la réalisation semble carrément s'adresser aux adultes, par choix de thème mature – l'exercice de pouvoir et les compromis moraux de cet usage – plutôt que par excès de sexe et de violence.

Le résultat fonctionne bien. Les décors hivernaux de Cincinnati n'ont rien de spectaculaire et rehaussent l'impression d'un

film qui se déroule dans un monde pas si décalé du nôtre. Entre Ryan Gosling, George Clooney, Marisa Tomei, Paul Giamatti et Philip Seymour Hoffman, le film est également fort en performances remarquables dont le spectateur profitera largement.

Là où l'on souhaiterait un peu plus, c'est dans le propos. La prémisse de base du film, la perte d'innocence d'un jeune stratège politique, semble être *la* prémisse centrale du thriller politique en tant que genre : une bonne exécution de cette idée ne réussit pas à maquiller qu'il s'agit tout de même d'une intrigue familière. Si vous avez vu **City Hall** depuis 1996, ou **Primary Colors** depuis 1998, vous n'avez plus rien à apprendre de **The Ides of March**. Et vous ne serez pas surpris d'apprendre que le tout se termine sur des funérailles...

Ceci dit, il serait mesquin de ne pas recommander ce film simplement à cause de son manque d'originalité. Il ne faut pas sous-estimer le travail accompli pour bien réaliser un film de la sorte. Les scénarios adultes réalistes ne sont plus monnaie courante au cinéma, et la politique américaine est devenue complexe à un point tel qu'il est presque nécessaire de la sur-simplifier pour être en mesure de la présenter au grand écran. **The Ides of March** résiste à la tentation de trop en mettre et préfère s'intéresser aux arrières-scènes où une bonne partie des caméras d'actualité n'a pas la patience d'aller fouiller. Impossible de voir ce film et de ne pas penser que Clooney est en bonne voie de réaliser, un jour, un des grands films politiques américains. De son côté, Ryan Gosling semble aussi destiné à un avenir brillant, surtout s'il continue de choisir des rôles frappants tels celui-ci et celui dans **Drive**. Une chose est certaine, on reparlera de lui dans *Camera oscura*. La liste de ses prochains projets compte déjà quelques thrillers...

### Cinéma populiste

Le cinéma, en tant que forme d'art, n'est pas spécialement lié à l'actualité. Conséquence du lourd et long processus de production nécessaire à la réalisation d'un film, le cinéma ne peut se permettre d'être à la fine pointe de l'actualité. Quand des mois, souvent des années peuvent se dérouler entre l'écriture d'un scénario et la parution du film complété, il est difficile pour un film de faire partie de la conversation du moment. Mais il y a des exceptions sous forme de coïncidences marquantes, la plus connue d'entre elles étant la sortie du film **The China Syndrome** en 1979,

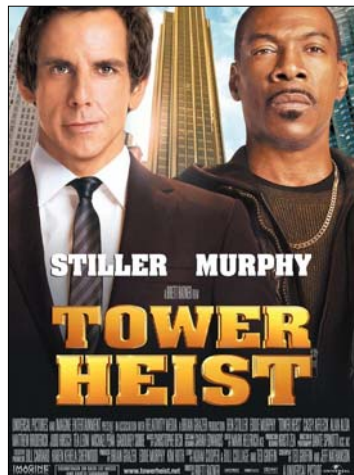


décrivant un accident dans un réacteur nucléaire seulement douze jours avant l'accident de Three Miles Island.

Plus généralement, il arrive que des films profitent de tendances sociales de fond qui peuvent émerger de manière plus aiguë au moment de leur sortie en salle. C'est ainsi que, durant l'automne 2011, les frustrations accumulées depuis la crise financière de septembre 2008 se sont manifestées de manière concrète par l'émergence d'un mouvement de contestation sociale à la grandeur de la nation. « *Occupy Wall Street* » visait, en partie, à protester contre la mainmise des élites financières sur les institutions gouvernementales ; à questionner la présomption que le libre marché est la solution à tous les maux ; et surtout à contester la concentration de richesse grandissante de la société américaine (où 1 % de la population possède près de 40 % des richesses du pays, d'où le slogan « *We are the 99 %* »). Bref, à la fin de 2011, les pauvres américains ont osé s'interroger sur la place des très riches.

Par pure coïncidence, deux films liés au domaine du thriller allaient fouiller dans ces frustrations soudainement présentées. Deux films très différents, en fait : une comédie populaire dans laquelle des protagonistes ordinaires vont repiquer leur fonds de retraite des mains d'un riche escroc, et un suspense cérébral dans lequel de riches (et très riches) cols blancs contemplent ce qui sera nécessaire pour éviter la banqueroute de leur banque d'investissement à la suite des revers du marché.

Le plus accessible de ces deux films est sans doute **Tower Heist** [**Cambriolage dans la tour**], réalisé selon un mode comique qui rend le public instantanément confortable. Mise à jour contemporaine du mythe de Robin des Bois, le scénario n'a rien de bien compliqué : suite à l'arrestation du plus riche résident d'une tour-appartement huppée, les cols bleus qui y travaillent apprennent que leur fonds de pension, géré par celui-ci, semble s'être volatilisé. Revient alors au surintendant de



l'édifice (Ben Stiller, dans un bon rôle) de tenter de redresser la situation en faisant appel à ses connaissances. Quand le fraudeur fait la sourde oreille aux revendications, ne reste plus qu'une façon de se faire justice : subtiliser quelques millions de dollars cachés quelque part dans l'appartement de l'escroc...

Le propos est populiste et l'exécution l'est tout autant. Le scénario n'hésite pas à rendre les héros cols bleus sympathiques, et à peindre l'antagoniste (vaguement basé sur Bernie Madoff) comme un criminel arrogant qui mérite tout ce qui lui arrive. La distribution bien étoffée permet un scénario avec plusieurs sous-intrigues, qu'il s'agisse d'un intermède romantique, d'une finale forte en suspense imprévu, ou tout simplement des réparties entre personnages réunis pour le grand coup.



Photos: Universal Pictures

Entre les mains du réalisateur Brett Ratner, **Tower Heist** s'avère du divertissement grand public assuré, peut-être même son meilleur film depuis **After the Sunset** en 2004. Le générique laisse une place généreuse à des acteurs aussi disparates qu'Eddie Murphy, Matthew Broderick, Gabourey Sidibe et Michael Peña. Le scénario, situé durant l'Action de grâce américaine, profite de la tradition new-yorkaise de la grande parade Macy's comme arrière-plan pour une séquence d'action dans les airs, et la diversité ethnique des visages rend fort bien la réalité actuelle de la ville.



Bref, le film s'avère un bon moment pas très demandant. La finale s'effiloche un peu, le scénario ne casse rien et les transgressions sociales des pauvres s'attaquant aux riches demeurent bien punies. (Est-ce utile de se rappeler que le film a tout de même coûté 85 millions de dollars, dont une généreuse partie a bien dû

servir à payer les salaires des vedettes aperçues à l'écran ?) La coïncidence de la sortie du film au moment où « *We are the 99 %* » faisait les manchettes a été une lame à deux tranchants. Si les enjeux de classe étaient bel et bien dans l'esprit des foules, un film aussi bon enfant, opposant pauvre-vertu contre riche-arrogance, s'avère un peu trop simpliste pour être pleinement apprécié dans le contexte actuel. Ironiquement, le mouvement « Occupy » a peut-être rehaussé la conversation au-delà de ce qu'un simple divertissement tel **Tower Heist** est en mesure de fournir.

À cet égard, le thriller cérébral **Margin Call** [**Marge de manœuvre**] a un peu plus de substance à offrir, même si l'on n'y retrouve pas vraiment de vengeance pour les 99 %. Tout le film se déroule en à peine trente-six heures, et il débute alors qu'un analyste d'expérience (Stanley Tucci, égal à lui-même) est congédié par la banque d'investissement où il travaille. Escorté en dehors de l'édifice, il a à peine le temps de confier des informations à un jeune protégé (Zachary Quinto) et de lui demander de « faire attention ». Intrigué, le jeune prodige examine l'information offerte et se rend compte d'une vérité troublante : la banque d'investissement a de sérieux problèmes de liquidité et risque de faire faillite d'ici quelques jours.

Au fil de quelques réunions avec des individus de plus en plus hauts placés, la situation se confirme : à moins de poser des actions décisives et sans lendemain, la banque devra fermer ses portes. Le puissant propriétaire de la banque

(Jeremy Irons, impayable) rappelle à ses employés qu'il y a trois façons de faire de l'argent : « Être



Photo : Before The Door Pictures

premier, être plus astucieux ou tricher ». Les deux dernières options étant déjà peine perdue, c'est un courtier d'expérience (Kevin Spacey, l'air plus vulnérable que d'habitude) qui doit procéder à une « vente de feu » qui aura comme effet non seulement de liquider les actifs de la banque avant que l'on se rende compte de son insolvabilité, mais aussi de noircir sa réputation à tout jamais.

Mais l'intrigue n'est pas la raison d'être première du film, qui profite énormément de dialogues nourris et d'un regard fascinant sur l'arrière-scène des maîtres de la finance de Wall Street, ce 1 % tant critiqué par le mouvement « Occupy ». Leurs premières préoccupations sont à la fois bien humaines et hors de notre expérience ; ils s'inquiètent de garder leur emploi, tout en menant un train de vie qui dépasse de loin ce que le 99 % oserait même désirer. Le scénariste et réalisateur J. C. Chandor profite d'une distribution des rôles étonnante pour capturer des scènes électrisantes... et ce même si le film n'utilise aucun des attributs habituels du thriller. Ici, pas d'armes, de poursuites automobiles ou d'explosions : seulement des conversations et, en arrière-plan, des sommes d'argent inimaginables.

Le résultat n'est certainement pas parfait. Sans doute pressé par les exigences d'un film à très petit budget (selon plusieurs estimés, tout **Margin Call** a coûté 3,5 millions de dollars – une fraction du salaire de 7,5 millions de dollars d'Eddie Murphy pour **Tower Heist**), Chandor ose à peine bouger sa caméra ou écourter la durée de certains plans, ajoutant un effet de lourdeur malheureux à la réalisation du film. De plus, la conclusion hâtive laisse sur sa faim, surtout après un tel visionnement fasciné.



Photos : Before The Door Pictures



Il n'y a qu'à entendre certains de ces « maîtres du monde » s'interroger sur les salaires de leurs supérieurs et réagir à la crise qui les entoure comme des enfants déboussolés pour comprendre une partie des racines de la crise financière de septembre 2008. **Margin Call** est beaucoup plus intellectuel que populiste, mais n'oublie pas de questionner au passage les valeurs de ces ingénieurs, scientifiques et autres génies prometteurs qui abandonnent des carrières socialement utiles pour se joindre aux drones de Wall Street et ainsi faire beaucoup, beaucoup plus d'argent que dans leurs emplois précédents. Ceux qui restent dans les tranchées de la finance à la fin du film savent pertinemment qu'ils ont fait leur choix, et que la certitude morale des 99 % ne leur appartiendra jamais.

### Mieux qu'espéré

Devant tant de questionnements sociaux, reste-t-il un peu de place pour le cinéma comme simple divertissement ? Bien sûr que oui. Il suffit de calibrer ses attentes pour donner la chance au coureur et être agréablement surpris.

Par exemple, la comédie d'espionnage **Johnny English** (2003) avait laissé si peu d'impressions marquantes que personne ne s'attendait vraiment à une suite. Les pitreries de Rowan Atkinson dans le rôle-titre ayant laissé indifférents les spectateurs adultes, on ne blâmera personne de préférer éviter **Johnny English Reborn** [**Johnny English renaît**], surtout que la bande-annonce promet du pareil au même. Car le film ne s'éloigne pas trop de l'original : English n'est toujours pas un espion particulièrement doué et ses péripéties tiennent plus de la farce que de la satire plus raffinée. Au panthéon Atkinson, on reste beaucoup plus proche du pantomime niais de Mr Bean que des prouesses verbales assurées d'Edmund Blackadder.

Ceci dit, certains moments du film font bonne impression. On remarquera, par exemple, une parodie hilarante de la séquence de parkour de **Casino Royale**. Ici, un antagoniste multiplie les prouesses d'acrobatie





pour échapper à English alors que l'espion, mûr et las des cascades, se contente d'ouvrir les portes, contourner les obstacles et profiter des ascenseurs que le traceur semble ignorer... pour finir par rattraper sa proie avec un minimum d'effort. Un peu plus tard, une poursuite dans Londres présente une chaise roulante suréquipée. Ailleurs, un jeune agent confié à English s'avère ne *pas* être un prodige capable de corriger les erreurs de son patron.



Photos: Universal Pictures



Et c'est sans compter une séquence tout à fait charmante durant le générique de fin qui prouve que si English est un gaffeur sur le terrain, il est un virtuose dans la cuisine. Ces quelques moments ne réussissent pas vraiment à effacer l'impression d'un film plutôt moyen, mais ils l'empêchent de sombrer complètement dans l'oubli. Ils rehaussent l'impression d'une besogne menée de manière adéquate, ce qui est parfois préférable à bien d'autres alternatives.

Un constat similaire s'impose pour **The Three Musketeers** [**Les Trois mousquetaires**], la plus récente adaptation du grand classique d'Alexandre Dumas. Cette fois, c'est le registre du film d'action qu'adopte le scénariste/réalisateur Paul W. S. Anderson pour livrer un autre regard sur cette histoire connue. Les amateurs de la série **Resident Evil** reconnaîtront certainement une série de tics souvent associés à Anderson : séquences d'action nombreuses, rythme effréné, poli visuel, présence imposante de Milla Jovovich, plans au ralenti, fluidité de la caméra dans l'espace, épilogue qui annonce la suite... décidément, nous sommes loin des versions précédentes de la même histoire – surtout quand le film adopte sans vergogne des technologies inventées bien après le règne de Louis XIII dans un choix délibéré d'esthétique *steampunk* ! Si

vous avez déjà souhaité assister à des combats de dirigeables à grands coups de canons au-dessus de la cathédrale Notre-Dame, préparez-vous à être comblé... en trois dimensions !

Reconnaissons qu'une telle interprétation n'est peut-être pas si loin des intentions de Dumas, qui visait à livrer au public de son époque une expérience de divertissement « de cape et d'épée » pas si différente de ce type de film d'action sans prétention que réalise habituellement si habilement Anderson. On sera à peine surpris de constater que, malgré la présence d'effets numériques, de séquences d'action technologiquement sophistiquées, d'anachronismes constants et d'un nombre totalement invraisemblable d'explosions, l'intrigue demeure d'une fidélité amusante aux grandes lignes de la première moitié du roman de Dumas. Si la profondeur des dialogues écope au profit des séquences d'action, eh bien c'est un choix approprié au genre cinématographique choisi. Le tout semble s'imbriquer parfaitement avec le tout récent remake de **Sherlock Holmes** par Guy Richie.

Le résultat a donc beau échapper aux définitions traditionnelles de « bon film », il n'en demeure pas moins que cette interprétation des mousquetaires offre un plaisir à peu près continu de visionnement. Le scénario n'est pas particulièrement bien écrit, la qualité des acteurs est variable, le film ne fait

aucun effort pour aller plus loin que ce qui plaira aux amateurs d'action... et pourtant, en tant que film d'action de série B, **The Three Musketeers** parvient à atteindre sans peine ses propres objectifs. Alors que le plus récent **Pirate of the Caribbean** a misérablement échoué au rayon de l'aventure, voilà que **The**



Photos : Constantin Film



**Three Musketeers** est prêt à satisfaire des attentes raisonnables. Classons-le donc comme un succès... mais n'attendons pas nécessairement la suite.

### Bientôt à l'affiche

La neige tombe, les années se succèdent et le cinéma a ses traditions. Les grands *blockbusters* conçus pour plaire aux foules s'annoncent pour le bal final de 2011. Entre **Sherlock Holmes: Game of Shadows**, **Mission Impossible: Ghost Protocol** et le remake américain prometteur de **The Girl with the Dragon Tattoo**, le cinéphile hivernal aura eu quelques choix solides à sa disposition. Ils seront accompagnés des prétendants aux Oscars. Remarquons particulièrement **Tinker Tailor Soldier Spy**, adapté du roman de John Le Carré, et **Warhorse** de Steven Spielberg. Eh puis, que serait le mois de janvier sans sa part de simples divertissements sans pedigree ni attentes? Osons espérer le meilleur de **Contraband**, **Haywire**, **Red Tails**, **The Grey**, **Man on a Ledge** et, en guise de dessert, de l'adaptation du premier roman de la série Stephanie Plum par Janet Evanovich: **One for the Money**.

Bonne année 2012 et... bon cinéma!



- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



# ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, André Jacques,  
Martine Latulippe, Simon Roy  
et Norbert Spehner

## L'incontournable

Commençons par un aveu : l'idée de parcourir le volume recensant les dix dernières années de la littérature policière en Amérique française nous apparaissait un peu comme un travail scolaire imposé. Quelle erreur ! Bien sûr, *Le Roman policier en Amérique française T.2* est avant tout un ouvrage de référence, et, en ce sens, Norbert Spehner respecte méticuleusement la méthodologie de travail que ça exige. Il n'empêche qu'il a aussi eu le souci de rendre le tout digeste en y insufflant, comme il le mentionne dans son texte de présentation, quelques coups de gueule et de l'humour. On l'en remercie.

Avant de se lancer dans la bibliographie commentée de tous les romans policiers (incluant récits d'enquête, romans noirs, romans de procédure policière, suspenses, thrillers, romans d'espionnage, politique-fiction et

quelques pseudo-polars inclassables) publiés entre 2000 et 2010, le journaliste, critique littéraire et professeur de français à la retraite propose en guise de premier chapitre « L'Autopsie d'une décennie ». Partant de l'hypothèse que le polar québécois ne s'est jamais aussi bien porté, Norbert Spehner fait le bilan du phénomène — sans jamais se départir de son esprit critique —, s'intéressant aux facteurs de croissances et énumérant les auteurs et éditeurs québécois qui se démarquent. Il décoche au passage quelques vigoureux crochets bien mérités, puis ne se gêne pas pour encenser ceux qui le méritent. Par le fait même, il nous pousse à établir une liste d'écrivains à découvrir absolument — un signe évident de la vigueur du phénomène.

Sur un plan purement pratique, les amateurs de littérature policière, les chercheurs,

les journalistes, et autres individus désireux d'en savoir plus trouveront dans l'essai bibliographique de Norbert Spehner la liste des romans policiers pour adultes, assortis de commentaires critiques qu'ils soient positifs, négatifs ou mitigés; celle des romans policiers pour jeunes; des bandes dessinées noires & policières, ainsi qu'une liste des films, séries ou miniséries policières de la dernière décennie.

En annexe, l'auteur recense également les gagnants des prix Saint-Pacôme, de la Rivière Ouelle, Arthur-Ellis et Alibis; et il énumère les adresses des sites Internet et blogues consacrés au polar qui méritent le détour, sans oublier celles des écrivains eux-mêmes.

Pour Norbert Spehner, la production du *Roman policier en Amérique française T.2 (2000-2010)* représentait sans aucun doute une suite logique au travail accompli au cours des trente dernières années. Pour les lecteurs, il s'agit d'une intéressante combinaison entre travail d'analyse et répertoire informatif, livré par un spécialiste passionné et respecté. (CF)



*Le Roman policier en Amérique française T.2 (2000-2010)*

Norbert Spehner

Lévis, Alire (Essais 007), 2011, 427 pages.



### Les deux solitudes

Dans son roman *Moi, Anna*, Elsa Lewin présente essentiellement deux personnages: Anna, on le devine, et Bernie. Elle, c'est Anna, une femme de cinquante ans usée, dont la vie tranquille de bibliothécaire et épouse a basculé quand son mari l'a brusquement quittée pour une autre, plus jeune. Anna se retrouve dans un appartement minuscule, et un peu minable, avec sa fille Émilie, qui ne supporte plus sa mère et ne tardera pas à la quitter à son tour. Anna se rend parfois à des soirées pour célibataires, toutes plus déprimantes les unes que les autres. Un soir, elle y rencontre George, qui ne l'intéresse que bien vaguement mais qui semble s'intéresser à elle, ce qui lui fait tant de bien qu'elle finira la soirée avec lui. Tout dérape, à tel point que George est retrouvé sauvagement assassiné le lendemain... Lui, c'est Bernie, un inspecteur qui est mis à la porte par sa femme et qui a l'impression que tout lui échappe soudain. Il a pourtant toujours tout fait correctement...

Il se retrouve un peu par hasard sur les lieux du meurtre de George et sera le seul à remarquer le parapluie jaune qu'Anna y a laissé. Leurs destins ne tardent pas à se croiser et une pseudo-enquête s'engage, davantage un prétexte à confronter leurs deux solitudes qu'à résoudre un crime. Deux âmes blessées cherchant à s'approcher l'une de l'autre...



Ce roman est le seul qu'ait écrit Elsa Lewin, une psychanalyste américaine aujourd'hui retraitée. Il sera sous peu porté à l'écran avec Charlotte Rampling dans le rôle d'Anna et Gabriel Byrne dans le rôle de Bernie, ce qui nous vaut probablement cette réédition, puisque le livre était d'abord paru en anglais en 1984, puis en français en 1991, au Seuil, sous le titre *Le Parapluie jaune* (qui me semble personnellement plus adapté au roman que *Moi, Anna*). Ce qui ressort de ce livre, c'est une solitude terrible, une souffrance constante. Les vies de Bernie et Anna paraissent pathétiques. Tous deux sont déchirés, cherchant désespérément à comprendre comment ils ont pu en arriver là, ce qu'ils ont fait surtout. L'enquête importe assez peu, en fin de compte : on retient davantage les états d'esprit des personnages, leur tristesse pesante, leur volonté de trouver un sens à tout ça. C'est noir, parfois sordide, ce n'est pas enlevant, mais c'est touchant. Il n'y a guère d'espoir pour personne et pourtant, paradoxalement, on sent surtout derrière

cette déprime qui habite tout le livre une grande sensibilité, une grande humanité. Lewin illustre très bien ces existences qui basculent tout à coup, qui font que n'importe qui peut flancher et franchir la mince barrière qui sépare le bien du mal, même une bibliothécaire tranquille, même un inspecteur modèle qui n'a peur de rien... sauf de la solitude.

Au-delà de l'enquête, l'intérêt du lecteur est d'en venir à se demander comment ces deux-là vont bien pouvoir s'en sortir... Ce qui nous donne une enquête assez atypique, assez peu crédible, mais ce n'est pas trop important puisqu'il s'agit nettement d'un livre psychologique plutôt que d'un polar. Mieux vaut être averti. (ML)

*Moi, Anna*

Elsa Lewin

Paris, Le Masque, 2011, 382 pages.



## Noire nuit de Noël

Quelles sont les chances pour que le fils d'un tueur en série échappe au modèle ? La pire perversion est-elle transmissible ? La noirceur assassine ordonnant au père de faire couler le sang peut-elle, comme dans un bagage génétique, être léguée au fils au point de voir ce dernier contrôlé par un monstre intérieur, par un *Passager noir* à la Dexter Morgan ? Il y a longtemps, sur une période de vingt-cinq ans, Jack Hunter a tué des prostituées. Des meurtres en série sordides. Onze en tout. Il s'est fait prendre et il purge depuis une sentence à perpétuité à la prison de Christchurch, en Nouvelle-Zélande. Il ne serait pas vain d'avancer l'existence possible d'un lien causal entre





ce choc absolu et le suicide subséquent de la femme du tueur ou encore la surdose d'héroïne de leur fille. Dommages collatéraux, dit-on.

Son fils, Jack Jr, renommé Edward pour des raisons évidentes, est donc regardé socialement depuis qu'il a neuf ans comme une bombe à retardement, lui qui porte tant bien que mal — plutôt mal en fait — le poids des exécutions sadiques de son père. Une réputation ternie à jamais, par ricochet. Sa vie rangée de comptable, son rôle de bon père de famille et de mari attentionné n'y font rien, il demeurera aux yeux de la société le fils de « Jack le Chasseur ». . . La question que tous se posent depuis vingt ans : quand se mettra-t-il enfin à démembrer des gens ou à enterrer vivantes ses victimes innocentes ? Car la membrane séparant la vertu du vice est bien fragile, comme l'illustre ce sans-abri tenant dans une main la Bible et une bouteille de vodka dans l'autre.

Le drame imaginé par Paul Cleave creuse à même le terreau noir des ballades meurtrières de Nick Cave (allez écouter *Oh*

*My Lord*). Comme dans les plus sordides chansons du ténébreux Australien, un sentiment d'injustice profonde, d'arbitraire cruel, est à la source de ce désir de vengeance. La tragédie inconcevable devient vite ce catalyseur de violence jusque-là contenue, refoulée. L'expulsion terrible ne peut être qu'une éruption déchaînée. *Un père idéal* est un point d'exclamation rageur, une sorte de *Contre Dieu* néo-zélandais à la trame scénaristique toutefois plus élaborée, mais aux pulsions vengeresses tout aussi manifestes.

Quelques jours avant Noël, alors qu'ils se trouvent dans une banque, Edward Hunter et sa femme Jodie subissent la violence d'un braquage impitoyable. L'expression « être au mauvais endroit au mauvais moment » prend ici tout son sens, d'autant plus que l'opération dégénère quand l'un des six bandits à cagoule abat sous les yeux d'Edward sa femme d'une balle dans le dos. Absent de sa vie depuis deux décennies, le père d'Edward profite de ce drame insensé pour tenter de renouer avec son fils. À sa manière, peut-être pourrait-il l'aider. . . Ce captivant thriller de Paul Cleave (auteur d'*Un employé modèle*) raconte l'histoire intense d'un désespéré aux abois dans une cité damnée qui lui aura tout pris sauf sa solitude menaçante.

Au bord du gouffre, la ville de Christchurch est gagnée par la gangrène de la criminalité, corps urbain sans défense ravagé par un virus dévastateur. En pleine période des Fêtes, l'auteur parvient — par un effet de contraste réussi — à faire peser tout le poids infini de la souffrance sur les épaules d'Edward Hunter, pauvre type qui attire la tragédie comme les ordures les mouches par un beau jour d'été ensoleillé. (SR)

*Un père idéal*

Paul Cleave

Paris, Sonatine, 2011, 406 pages.



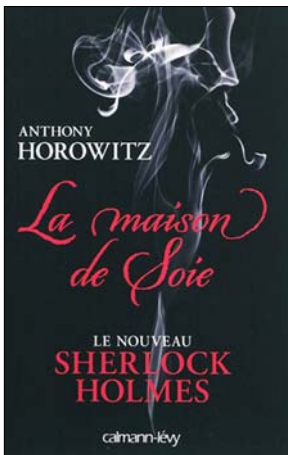
### La dernière aventure de Sherlock Holmes ?

Au début de 2011, la Conan Doyle Estate a demandé à l'auteur, réalisateur et scénariste anglais Anthony Horowitz d'écrire une aventure de Sherlock Holmes, laquelle serait reconnue comme faisant partie du « canon » c'est-à-dire l'ensemble des textes officiellement admis par les ayants droit de Conan Doyle. Jusqu'à présent, les textes dits canoniques se composent d'un ensemble de cinquante-six nouvelles et de quatre romans. Le résultat : *La Maison de soie*, un récit rédigé comme il se doit par le docteur Watson, un an après la mort de Holmes, et déposé dans un coffre pendant près d'un siècle pour les raisons suivantes, énoncées par le bon docteur : « À l'époque, il m'a été impossible de les raconter pour des raisons

qui apparaîtraient clairement au lecteur. [...] Les événements que je vais décrire étaient trop monstrueux, trop choquants pour être imprimés. Ils le sont toujours aujourd'hui. Je n'exagère rien en affirmant qu'ils pourraient mettre à mal le tissu tout entier de notre société ». Rien de moins... Qu'en est-il au juste ?

L'histoire comprend deux volets : l'affaire dite de l'Homme à la casquette plate et celle de la Maison de soie. A priori, deux affaires très différentes, sans lien apparent, mais comme toujours dans les aventures de Sherlock Holmes, les apparences sont trompeuses. La première affaire concerne un marchand d'art de Wimbledon qui est suivi et menacé par un bandit irlandais venu des États-Unis pour se venger. Quand l'homme est retrouvé poignardé, l'affaire prend une autre tournure, beaucoup plus sinistre, avec l'assassinat d'un des jeunes membres des Irréguliers de Baker Street. L'enquête qui en résulte amène Holmes et Watson à rechercher une mystérieuse Maison de soie qui cache, semble-t-il, un terrible secret. Si terrible que même Mycroft, le frère au bras long, ne peut intervenir. Il met en garde Holmes contre les implications de l'affaire et le supplie de renoncer à son enquête. Ce que Holmes ne fera pas, *of course*, avec de terribles conséquences.

Comme on s'y attendait, le dénouement réserve plusieurs surprises, notamment quand Holmes fait le lien entre les deux histoires et révèle l'implication des différents acteurs du drame. *La Maison de soie* est un excellent pastiche des aventures de Sherlock Holmes dans lequel l'amateur ne peut que se sentir à l'aise. On y retrouve les protagonistes habituels (Lestrade, Mycroft, Moriarty, Watson



etc.) des références et allusions à quelques affaires passées, les surprenantes déductions de Holmes et les interactions typiques entre les personnages. Le pastiche est presque parfait, et pourtant...

Il y a comme une touche de modernité dans ce « classique ». L'action est menée rondement, avec des techniques de thriller moderne et la violence est nettement plus explicite, plus graphique que dans les œuvres du canon, au point où certaines scènes me semblent problématiques pour une éventuelle édition jeunesse (même pour les moutards vaccinés d'aujourd'hui) ! Quand Holmes et Watson découvrent le sordide secret de la Maison de soie, on comprend effectivement pourquoi cette aventure inédite de Holmes ne pouvait pas être publiée du vivant des personnages : impossible d'aborder cette thématique plus que délicate dans le canon holmésien. Et, là aussi, je me demande quelle sera la réaction des jeunes lecteurs peu susceptibles de comprendre (du moins, on peut l'espérer...) ce qui se passe dans les alcôves de ladite maison. J'imagine assez bien la tête du parent se faisant demander « Dis papa, ils font quoi le monsieur peu habillé et le garçon dans la chambre ? ». *Very shocking, indeed!*

Par ailleurs — volontairement ou non — Horowitz a parfois dévié du « canon ». C'est ainsi que, contrairement à son habitude, Holmes est admiratif d'Auguste Dupin, dont il vante et imite la « ratiocination », Lestrade est présenté comme moins idiot qu'il n'en avait l'air et lui donne un sérieux coup de main, et on fait même une petite allusion à l'affaire de Jack l'Éventreur jamais évoquée dans les œuvres canoniques. Même son Sherlock Holmes est « humanisé » : géné-

ralement insouciant, habitué à se servir des autres, il se sent cette fois responsable de la mort d'un de ses jeunes collaborateurs et songe même à abandonner sa carrière de détective.

*La Maison de soie* est un bon pastiche, qui se lit avec plaisir, mais de là à en faire une œuvre du canon, je suis sceptique... C'est tout de même du Horowitz, pas du Doyle. Pourquoi alors cette demande des ayants droit (contrairement à ce qui est affirmé, ça n'est pas la première fois, puisque dans le passé, selon Leslie Klinger, on aurait déjà sollicité Caleb Carr et Lyndsay Faye, entre autres) ?

Je n'y vois guère que deux possibilités : une astuce commerciale destinée à renflouer les coffres de la Conan Doyle Estate ou une tentative tordue pour tenter de récupérer un copyright sur un personnage tombé il y a fort longtemps dans le domaine public et dont les aventures sont pastichées, imitées, caricaturées des dizaines et des dizaines de fois chaque année et cela dans tous les médias (littérature, cinéma, télévision, bandes dessinées, etc.). Une affaire à suivre, donc... (NS)

*La Maison de soie*

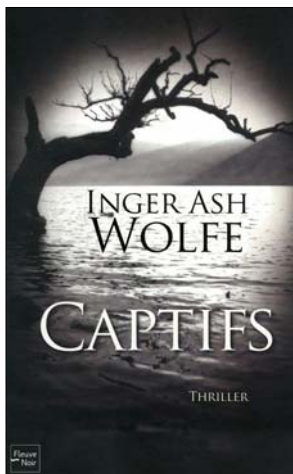
Anthony Horowitz

Paris, Calmann-Lévy, 2011, 360 pages.



### Un auteur énigmatique, une affaire troublante...

En 2008, Inger Ash Wolfe faisait une entrée remarquée sur la scène littéraire canadienne-anglaise avec *The Calling* (publié en 2009 au Fleuve Noir sous le titre *Le Guérisseur*). Cette « scène littéraire » désigne



bien ici l'ensemble de la communauté et non seulement le cercle plus ou moins restreint des « crimes writers » et autres fans du genre, car l'éditeur avait annoncé à grands fracas que derrière le pseudonyme songé se cachait un écrivain majeur de la littérature canadienne-anglaise désireux de garder son anonymat, mais aussi de faire une carrière parallèle dans le polar. Du coup, les spéculations allèrent bon train sur internet, dans les pages littéraires des quotidiens et dans les revues. Qui se cache derrière ce pseudonyme ? En 2011, le mystère persiste alors que l'on attend un troisième polar, *White Widow*, en 2012.

*Captifs* est donc le deuxième roman de la série mettant en scène l'inspecteur Hazel Micallef, basée dans le bled perdu de Port Dundas dans le Nord de l'Ontario. Après une opération au dos, elle est en convalescence dans la maison de son ex-mari et de sa nouvelle épouse, un endroit où elle se meurt d'ennui. C'est alors qu'elle va hériter d'une étrange affaire. Un couple, parti pêcher le

brochet, a remonté ce qui semble être le corps d'une femme décapitée. En effet, ils n'ont eu que quelques secondes pour apercevoir le cadavre avant que celui-ci ne se détache de l'hameçon et ne retombe au fond du lac. Des plongeurs envoyés sur les lieux vont faire une étonnante trouvaille. Mais il y a plus troublant encore : les détails de la macabre découverte sont relatés dans le premier épisode du roman de l'été paru quelques jours plus tôt dans le journal local. Il n'en faut pas plus pour piquer la curiosité de la flic sexagénaire et lui redonner le goût de l'action. Avec l'aide du détective Wingate, elle se lance dans un curieux jeu de piste qui va l'amener à marcher sur les plates-bandes de la police de Toronto dont elle va réexaminer une affaire bâclée par leurs services et qui pourrait bien être à l'origine des curieux événements qui se passent dans la région de Port Dundas.

Quelle que soit la personne qui se cache derrière le pseudonyme de Wolfe, elle a parfaitement intégré les codes du roman policier avec, en plus, une qualité stylistique qui n'est pas nécessairement l'apanage des fabricants de thrillers à la chaîne. D'ailleurs, je soupçonne de plus en plus cet écrivain d'être une femme. Le souci du détail, la psychologie fouillée et nuancée de tous les personnages, l'évocation des problèmes domestiques et des relations familiales (Hazel et son ex-mari, Hazel et la nouvelle épouse, Hazel et sa fille), l'homosexualité de Wingate et ses conséquences, tout cela semble trahir une touche, une sensibilité toute féminine... Ajoutons que ces éléments, qui deviennent vite agaçants et pesants dans certains « polars pour matantes » sont ici intégrés de façon habile et contribuent à la



richesse de cette intrigue bien menée, au suspense soigné. J'avais bien apprécié *Le Guérisseur*, celui-ci est encore meilleur ! (NS)

*Captifs*

Inger Ash Wolfe

Paris, Fleuve noir, 2010, 402 pages.



### Meurtres en Slovaquie

Dans le numéro 39 de votre revue policière préférée, j'ai publié un article intitulé « Crimes en terre étrangère » où il était question de ces séries qui se passent dans des lieux exotico-étranges, avec des personnages principaux du cru, mais dont les auteurs sont d'une autre nationalité. Pour une raison que j'ignore, j'ai un faible pour ces récits qui combinent le meilleur de deux mondes, soit celui du divertissement (énigme policière) et celui de la connaissance (mœurs et coutumes des populations locales). Grâce à ces polars très particuliers, j'ai pu me « familiariser », voire « visiter » (en esprit, *of course*) des destinations aussi surprenantes que le Botswana, la Russie des Tsars, le Tibet, la Corée du Nord (atroce !), l'Islande, et autres banlieues de Saturne où je ne mettrai certainement jamais les pieds de mon vivant.

Ma plus récente « expédition » a eu lieu en Slovaquie (anciennement Tchécoslovaquie, séparée de la Tchéquie depuis 1993) dans *Les Jeunes filles et la mort* de l'écrivain américain Michael Genelin. La série originale compte déjà quatre enquêtes, avec comme personnage principal le commandant Jana Matinova, une belle femme dont le mari s'est suicidé alors que le pays était encore aux mains des communistes. Elle a une fille,



Katka, mariée à un diplomate américain, et qui ne parle plus à sa mère qu'elle croit responsable de la mort du père. La première affaire de Matinova n'est pas banale : en plein cœur de l'hiver, sur une autoroute verglacée de Slovaquie, un minibus achève de flamber. Six jeunes femmes et le chauffeur ont péri dans ce qui semble d'abord être un accident. Jana reconnaît l'une d'entre elles, prostituée à Bratislava. La police comprend très vite que « l'accident » a été provoqué. C'est le début d'une affaire complexe qui entraîne les enquêteurs dans les méandres terrifiants du trafic d'êtres humains et les confronte à un adversaire redoutable : Koba, un tueur impitoyable aux multiples identités. À l'instar des chats, ce type insaisissable mais mortellement efficace, semble avoir plusieurs vies. On le croit mort et soudain il réapparaît pour laisser derrière lui d'autres cadavres.

À vrai dire, cette première enquête m'a un peu laissé sur ma faim. Si le début est limpide, on finit par perdre un peu le fil de cette aventure qui mène Jana Matinova à

travers l'Europe, en quête de la vérité. Par contre, la partie plus historique qui se passe pendant le régime communiste est particulièrement bien rendue. Il y a plusieurs personnages intéressants, notamment le supérieur de Matinova qui la protège comme si elle était sa fille, et son adjoint Seges, le roi des incompetents ! Le dénouement est brutal, crève-cœur, quoique un peu obscur !

Bref, je n'ai détesté, mais je n'ai pas été enthousiasmé non plus. Je lirai volontiers le titre suivant, histoire de me faire une meilleure idée des qualités ou des défauts de cette série dont l'auteur a été conseiller auprès du Ministère de la Justice slovaque pendant plusieurs années. À suivre donc... (NS)

*Les Jeunes filles et la mort*  
Michael Genelin  
Paris, Marabout, 2011, 504 pages.



### Les noirs destins du cinématographe

Volker Kutscher est né en Rhénanie en 1962. Après des études de germaniste, d'historien et de philosophe, il devient journaliste puis se lance dans l'écriture de fiction. *La Mort muette* est la deuxième enquête du commissaire Gereon Rath. Son premier roman, *Le Poisson mouillé*, est aussi paru dans la collection Points en 2011.

Berlin, mars 1930. Betty Winter, une actrice de cinéma, meurt écrasée et électrocutée par un projecteur de plateau. Le commissaire Rath est chargé de l'enquête. Accident ou meurtre ? La police s'interroge. Mais, quelques jours plus tard, le corps d'une deuxième actrice est trouvé dans une salle de cinéma désaffectée. Puis bientôt celui

d'une troisième, dans un même contexte. Une particularité frappe les enquêteurs : les deux dernières victimes ont subi une ablation des cordes vocales avant leur décès.

Les autorités policières berlinoises craignent par-dessus tout que ces trois morts déclenchent dans la population une vague d'hystérie collective. Déjà les journaux évoquent un mystérieux tueur en série. Mais l'enquête est aussi ralentie par des querelles incessantes à l'intérieur même du corps policier.

Dans cette deuxième enquête du commissaire Rath, Volker Kutscher poursuit son exploration du Berlin du début des années trente. Et l'auteur garde toujours, en toile de fond de son intrigue, l'agitation politique entre communistes et nazis qui fragilise la jeune république de Weimar et qui mènera aux abominations que l'on sait.

Le roman nous offre surtout un portrait précis et très bien documenté des milieux cinématographiques allemands de l'époque : il montre la lutte parfois féroce entre promoteurs du cinéma parlant et fanatiques du



muet. Une lutte sans merci où des producteurs sans scrupule se servent même de la mort de leurs vedettes pour mousser la publicité de leurs films.

*La Mort muette* présente ainsi plusieurs aspects très intéressants. D'abord, le personnage même du commissaire Gereon Rath : un enquêteur intelligent aux intuitions brillantes, mais également un solitaire entêté continuellement en opposition avec son supérieur, le commissaire principal Böhm, qui est d'une rigueur toute prussienne et bien ancrée dans les traditions et les méthodes un peu bornées de la police de l'époque. Les personnages secondaires sont également tracés de main de maître. On les distingue bien les uns des autres et on les sent.

L'un des aspects les plus intéressants du roman demeure toutefois le portrait de ce Berlin de 1930. Une des grandes villes du monde, une ville de culture et de passions. L'auteur nous en montre la vie quotidienne : les restaurants, les bars, les parcs, nous entraînant dans un véritable voyage dans le temps. Un voyage dans des paysages que le touriste d'aujourd'hui ne retrouvera jamais. Une ville en fin d'hiver, grise et souvent pluvieuse. Une ville en noir et blanc comme dans les films de l'époque.

Quelques faiblesses toutefois. D'abord, sa longueur. Le roman compte 669 pages. C'est beaucoup. Surtout au début, où l'intrigue prend un certain temps à vraiment se mettre en place. Une intrigue parallèle se développe : le père de Rath le charge d'une mission qui a peu de rapports avec l'enquête principale et qui nous en détourne sans vraiment ajouter d'éléments pertinents au récit. Sauf pour nous faire connaître le passé familial assez tendu de Rath.

Autre agacement : les rappels fréquents d'éléments se rattachant au premier roman de la série. C'est l'un des dangers qui guette un auteur qui utilise des personnages récurrents. Ici, Kutscher en met un peu trop.

Quelques anachronismes aussi. Péchés impardonnables pour un auteur de polar historique. Sont-ils dus à l'auteur ? À la traductrice ? Peu importe, l'éditeur aurait dû les relever. Certains sont mineurs comme l'utilisation du verbe « instrumentaliser » à la page 498. En français, selon le *Robert*, ce mot n'est apparu qu'en 1973. Or l'action du roman se déroule en 1930. Plus grave, cette phrase : « Winkler (le caméraman) avait intentionnellement filmé la scène (de la mort de l'actrice), on aurait dit qu'il avait travaillé pour le **journal télévisé**... » En 1930 ? Les actualités filmées, oui, on en projetait chaque soir en salle, mais pour la télévision ???

Mais sauf pour ces quelques faiblesses et coquilles, *La Mort muette* demeure un excellent polar historique de procédure policière. Presque aussi prenant que la *Trilogie berlinoise* de Philip Kerr. À suivre, donc, la carrière de ce commissaire Rath, dont la troisième enquête est déjà annoncée. (AJ)

*La Mort muette*

Volker Kutscher

Paris, Seuil (Policiers), 2011, 669 pages.



### Une chasse au trésor rocambolesque

Il y a un peu de tout dans *Le Premier Appelé* de Christian Ego qui semble (je dis bien, semble...) avoir été publié d'abord aux éditions Les Nouveaux auteurs, avant

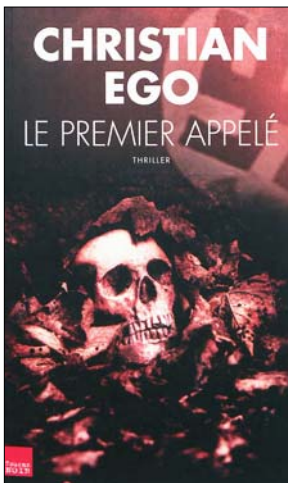
d'aboutir au Toucan ! C'est en tout cas ce que dit Mister Google. Ça commence comme un roman de guerre avec une belle scène d'attaque : dans les plaines d'Ukraine, en septembre 1941, deux Messerschmitts 109 mitraillent deux camions de l'armée soviétique, réduisant l'un d'eux en cendres, et épargnant le deuxième pour que les troupes au sol puissent le récupérer. Ce travail sera accompli par un groupe de volontaires français combattant aux côtés des hommes du Reich. Quand ces types découvrent ce que transportait le camion intact, ils décident d'enterrer leur trouvaille et de ne rien dire aux Allemands. Plusieurs d'entre eux seront tués au cours des années de guerre mais il y a trois survivants, bien décidés à récupérer ce qu'ils avaient dissimulé durant le conflit.

Ça se transforme en polar quand l'action se transpose en juin 2003 alors qu'on découvre un double meurtre dans la forêt de Rambouillet. La commissaire Delmas ne comprend rien à ce crime impliquant deux

citoyens sans histoire, mais dont le lecteur, lui, sait qu'ils sont les fils de deux soldats français membres du commando ukrainien. Puis ça devient une sorte de thriller (le mot anglais serait « caper ») quand l'action se transpose du côté d'un groupe de « malfaiteurs », c'est-à-dire la gang (et/ou leur progéniture) de ceux qui ont camouflé un trésor de guerre. Ça prend aussi des allures de « da vinci clone » quand nous apprenons enfin le vrai contenu de la cargaison mystérieuse et que nous découvrons le sens de l'expression théologique « le premier appelé ». Il y a un assez long passage où l'on répertorie le trésor et où l'on évalue sa valeur, avant de passer à la phase délicate de la vente du butin.

Tous ces sous-genres vont se croiser et s'entrecroiser dans la deuxième partie, quand l'enquête de Delmas et cie va enfin réussir à démasquer le coupable du double meurtre, un individu dont le lecteur connaît l'identité dès les premières pages : les soldats du commando ignoraient que l'attaque des avions nazis avait laissé un survivant et que celui-ci avait un fils très intéressé par le contenu du coffre secret !

J'ai bien apprécié la lecture de ce thriller sans prétention qui privilégie nettement l'action, une action qui déboule dès les premières pages et dont le rythme est bien soutenu. C'est un curieux roman où une grande partie des personnages est sympathique tout en étant dans le camp des « méchants ». Même le collabo Louis Gauthier finit par s'attirer les faveurs du lecteur qui souhaite la réussite de ses plans... La finale est suave à souhait. Bref, un polar qui évite le piège du didactisme tout en



nous fournissant quelques renseignements intéressants et pertinents sur l'histoire des religions, avec à la clef quelques rebondissements bien amenés. (NS)

*Le Premier Appelé*

Christian Ego

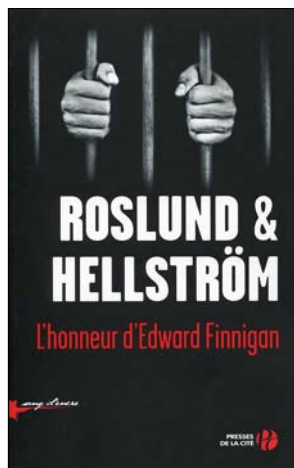
Paris, Toucan (Noir), 2011, 506 pages.



### Un vibrant plaidoyer contre la peine de mort

*L'Honneur d'Edward Finnigan* est le troisième polar du duo suédois Anders Roslund & Börge Hellström, dont j'avais bien aimé la noirceur de *La Bête* (il me reste à lire *Box 27*). Je n'hésite pas à affirmer haut et fort qu'en ce qui me concerne (n'oublions jamais la totale et inattaquable *subjectivité* du critique !), c'est là un des meilleurs, sinon le meilleur (affirmation hautement subjective, comme il se doit) polar lu en cette année de grâce 2011 ! C'est en tout cas celui qui m'a le plus secoué et qui a le double mérite de proposer une intrigue originale, tordue à souhait, totalement imprévisible, qui m'est rentrée dans les tripes.

La première partie se déroule dans une prison de l'Ohio, aux États-Unis. Condamné à mort pour le meurtre de sa petite amie alors qu'il n'avait que dix-sept ans, John Meyer attend son tour dans le couloir de la mort. Edward Finnigan, le père de la jeune femme assassinée, attend le moment de l'exécution avec impatience, mais à son grand désespoir, Meyer meurt d'une crise cardiaque avant son exécution, privant ainsi le père de sa vengeance ! La suite se dé-



roule dix ans plus tard, sur un ferry qui fait la liaison entre Abo et Stockholm. Dans la salle de bal, le chanteur de l'orchestre administre une raclée mémorable à un malotru qui importunait une jeune femme sur la piste de danse. Le danseur émêché se retrouve dans le coma et le commissaire Ewert Grens est saisi du dossier. Ce qu'il découvre alors va nous ramener aux événements survenus dans une prison de l'Ohio dix ans plus tôt.

À partir de là, les choses deviennent passionnantes et les auteurs nous entraînent dans une histoire certes un peu rocambolesque, mais qui ne nous laisse que peu de répit jusqu'au dénouement spectaculaire et renversant qui ravira les uns et enragera les autres. Mais bon, on ne peut plaire à tout le monde... Tout cela est raconté à travers de petits chapitres qui se suivent à un rythme soutenu, le tout écrit dans un style très froid qui frôle le glaçant et qui nous prend à la gorge.

Bien entendu, il s'agit ici d'un roman à thèse, avec une charge pas toujours subtile



contre la peine de mort. On ne nous épargne rien des détails des exécutions (d'autres détenus passent à la casserole, histoire de nous mettre dans l'ambiance), que ce soit sur la chaise électrique ou par injection, du rituel macabre qui entoure le sinistre événement. Les abolitionnistes incondtionnels seront sans doute ravis, mais le débat n'est pas clos pour autant.

Ajoutons que dans ce troisième opus de la série un nouveau personnage vient s'ajouter à l'équipe de flics de base. Le commissaire Grens engage une nouvelle coéquipière dont la bonne humeur contagieuse va quelque peu alléger l'atmosphère un peu sinistre qui règne dans les locaux de la police. Elle ira même jusqu'à emmener son patron à une soirée dansante. On a hâte de voir comment cette relation va évoluer dans les prochains titres de la série. En tout cas, ce polar, il ne faut pas le manquer : il vous irritera peut-être si vous trouvez qu'il y a quelques tours de passe-passe, ou vous passionnera, mais en aucun cas il ne vous laissera indifférent. (NS)

*L'Honneur d'Edward Finnigan*

Roslund & Hellström

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2011, 453 pages.

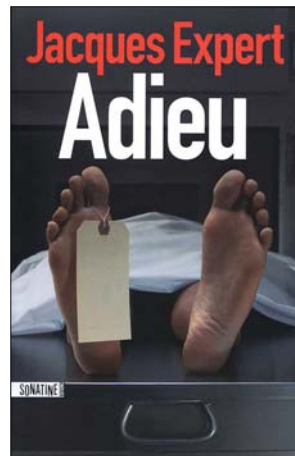


### Obsession malade

L'histoire d'*Adieu* (titre peu inspiré, s'il en est...) est structurée d'une façon plutôt originale. Elle commence le soir du jeudi 24 mars 2011, au cours d'une soirée en l'honneur du commissaire Langelier qui fête son départ à la retraite. Ce soir, le commissaire va

régler ses comptes et revenir sur une affaire qui l'a occupé de manière obsessionnelle pendant une dizaine d'années et dont il veut raconter le dénouement. Il commence son récit alors que ses collègues (et les lecteurs) sont suspendus à ses lèvres, attendant les révélations juteuses... Toute l'histoire (à l'exception de l'épilogue et de l'intervention finale de Ferracci) concerne donc ce monologue étonnant du personnage principal.

Or donc, en 2001, à Châtenay-Malabry, une mère, son fils et sa fille sont retrouvés assassinés à leur domicile. Le père est porté disparu. Victime ou coupable ? Le commissaire Langelier est chargé de l'affaire. Un mois plus tard, jour pour jour, c'est au tour d'une autre famille d'être massacrée dans des circonstances absolument identiques. Même famille heureuse, sans histoires, et là aussi, le père a disparu. Alors que tout le monde est convaincu que c'est là l'œuvre d'un tueur en série, le commissaire Langelier privilégie plutôt la piste de l'un des pères obligé de multiplier les massacres pour brouiller les pistes. Mais devant son manque



de résultats, son supérieur, le commissaire Ferracci, est obligé de lui retirer l'affaire. Pourtant, plus que jamais persuadé d'avoir raison, Langelier n'entend pas lâcher « son enquête » et il va tout faire pour faire triompher sa thèse. Ce sont ces dix ans de traque hallucinante qu'il raconte à ses collègues médusés, auquel il va finalement donner le nom du coupable ainsi que les tenants et aboutissants de toute cette sinistre histoire.

Puis, à la fin de la soirée, son ex-ami, le commissaire Ferracci prend la parole à son tour, et lâche toute une bombe ! Machiavélique, retors, incroyablement ingénieux, les mots ne manquent pas pour qualifier ce roman de procédure policière dont la thématique principale serait l'obsession, l'obsession malade d'un flic qui risque tout, sa famille, son métier, ses amitiés, pour prouver qu'il a raison. Traqueur inlassable, il accumule les indices, les interrogatoires, les filatures pour finalement identifier le véritable responsable de toutes ces tueries. Car il y en

aura d'autres, même si les collègues de Langelier ont assez vite arrêté un coupable idéal et veulent classer l'affaire.

Jacques Expert est un maître conteur qui a parfaitement assimilé la formule du roman à suspense. Une fois plongés dans l'action de ce polar exceptionnel, nous avons du mal à interrompre notre lecture. Le lecteur finit par s'identifier totalement avec ce diable de Langelier dont il partage les certitudes et les convictions.

Je ne vendrai pas la mèche, mais les dernières pages de ce thriller devraient figurer en bonne place dans tout manuel d'apprentissage de l'écriture d'un bon polar, et le chapitre devrait s'intituler « Comment enfiroiper le lecteur intelligemment et dans les grandes largeurs et s'arranger pour que ce dernier en redemande ! ».

Mais inutile de vous acharner sur les ongles qui me restent, je n'en dirai pas plus... (NS)

*Adieu*

Jacques Expert

Paris, Sonatine, 2011, 328 pages.